

day-for-night

REVUE DE PRESSE

PAS PLEURER

Lydie Salvayre / Anne Monfort



[PARUTIONS]

#Presse écrite

15 février 2019 – IO Gazette

Printemps 2019 – Théâtre(s)

22 mars 2019 – Les Inrocks

#Web

10 février 2019 – Profession Spectacle

11 février 2019 - Lepetitjournal.com

23 mars 2019 – L'œil d'Olivier

6 avril 2019 – Théâtre du Blog

#Annonces

14 janvier 2019 – Sceneweb

—
day-for-night

PRESSE ÉCRITE

PAS PLEURER

Lydie Salvayre / Anne Monfort



L'Adieu aux larmes

Adapter à la scène le très beau roman de Lydie Salvayre, « Pas pleurer », relève de la gageure si l'on considère la virtuosité polyglotte et l'enchevêtrement subtil des voix qui tissent ce récit. Quel meilleur endroit, alors, que l'Institut de France de Barcelone pour éprouver ce texte, en ce lieu où nombre d'artistes se réfugièrent sous le régime franquiste pour y trouver une liberté d'expression et de pensée ? Ce n'est donc pas sans émotion que Lydie Salvayre prenait la parole avant le spectacle d'Anne Monfort, dans cette ville chargée de son histoire familiale. Celle de sa mère, Montse, paysanne catalane figée dans le souvenir de l'été 1936, et de l'élan libertaire inouï qu'il put représenter pour les jeunesses républicaines avant la répression violente qui s'ensuivit.

Anne Monfort propose une version dialogique du roman, dans laquelle deux comédiens, Anne Sée et Marc Garcia Coté, se partagent les figures qui traversent ce texte choral. Mais en évitant le monologue, cette répartition des rôles rompt une part du charme poétique dans lequel nous enrobe la lecture du texte. Tout l'art du roman repose en effet sur le surgissement des voix du passé, dans un fil narratif continu mêlant le discours de la mère et celui de la fille, intégrant la voix des morts et des disparus, dans un subtil mélange de français et de catalan ; le « fragnol » de la mère constituant ce lien fragile vers un bonheur perdu.

L'adaptation scénique fait le choix d'une scénographie épurée, qui suffit à accompagner ce voyage entre les époques, par un jeu de verres empilés, à l'image des décennies effacées de la mémoire maternelle, devenues transparentes au regard de la fulgurance des mois brûlants de 1936. Des images filmées du Barcelone d'aujourd'hui s'immiscent aussi dans le spectacle pour suggérer les échos contemporains de ce récit.

Mais la contemporanéité de ce texte, sa force évocatoire jaillissent naturellement à cette heure et en ce lieu témoin de la guerre civile et de son héritage douloureux. Lydie Salvayre le suggérait elle-même en citant les mots d'Albert Camus, considérant la guerre civile comme « une éducation » pour sa génération. « Pas pleurer » prouve qu'il est nécessaire de retenir sans cesse ces témoignages qui s'effacent, nécessaire d'entendre encore les voix brisées par les larmes. Pour ne pas oublier, jamais, et ne plus pleurer.

CRITIQUES

THÉÂTRE

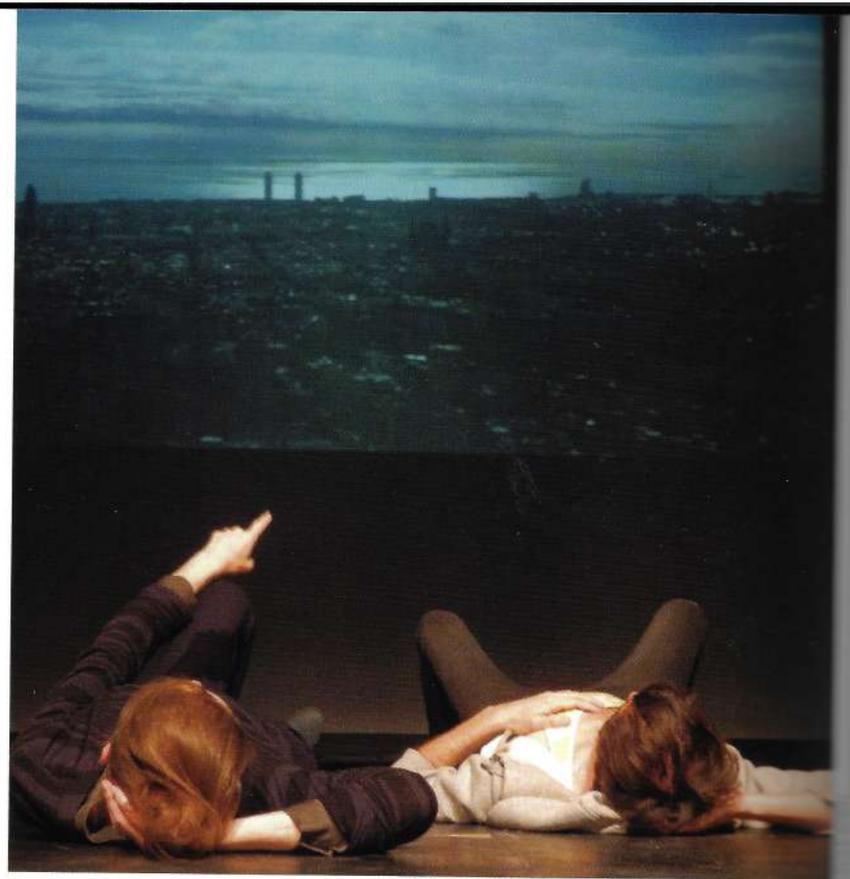
PAS
PLEURER

L'histoire d'une jeune paysanne catalane qui, en 1936, découvre d'un même coup liberté politique et sexuelle.



J'ai vu *Pas Pleurer* lors de sa création à Barcelone, au festival «Oui!». Cette précision n'est pas négligeable, car le lieu (la grande salle de cinéma de l'Institut français), ne se prêtait peut-être pas à la mise en scène intimiste qu'a voulu faire Anne Monfort. Précision importante aussi parce que la pression était à son comble, ce soir-là, pour les artistes : Lydie Salvayre, l'auteure de ce roman pour lequel elle a reçu le prix Goncourt en 2014, était présente dans le public. Il faut aussi rappeler que ce texte raconte la Catalogne libertaire des années 1930, puis la répression franquiste. Faire entendre les mots de Lydie Salvayre à Barcelone, c'est donc donner aux spectateurs un rendez-vous particulièrement intense avec eux-mêmes et avec leur histoire.

Le spectacle fut-il à la hauteur d'un tel rendez-vous? À vrai dire pas vraiment. Comme si c'était trop lourd à porter, toute cette émotion décrite dans le livre, et toute cette attente pressentie dans la salle. *Pas Pleurer* entrelace des voix intimes et politiques : le «fragnol», mélange de français et d'espagnol que parle la mère de la narratrice ; les discours d'un frère révolutionnaire ; la prose de Bernanos, auteur des *Grands cimetières sous la lune*, que cite beaucoup Salvayre... Mais tout se joue dans la mémoire de la narratrice. Pour restituer sur scène cette polyphonie intérieure, fallait-il recourir à



tout prix aux dialogues et à la vidéo? Fallait-il incarner le frère, et faire une place si importante à des images actuelles de Barcelone diffusées sur grand écran? Pas sûr. Et peut-être bien que les acteurs ressentent ce décalage entre le roman qu'ils aiment et l'illustration qu'ils en donnent. Anne Sée, comédienne pourtant talentueuse, semble être toujours un peu à côté du texte qu'elle prononce. Et Marc Garcia Coté, dans le rôle du frère, ne joue jamais tout à fait juste. Il faut dire que dans sa partition, il doit jongler sans cesse entre le catalan, l'espagnol et le français. Lors de la création, à Barcelone, on ressentait surtout la difficulté de l'exercice. Mais à terme, il se pourrait que cette difficulté confère au personnage une présence intéressante : comme s'il était l'incarnation du fait que toute langue est, à un moment ou un autre, une langue étrangère.

Dès les premiers instants de la représentation, il m'est revenu en tête l'inoubliable adaptation que Zabou Breitman a faite (et joue encore parfois) de *La Compagne des Spectres*, autre roman à la fois intimiste et historique de Lydie Salvayre. Fidèle à la prouesse de l'écrivaine, qui parvient toujours à rassembler différentes voix dans un seul flux de conscience, Zabou Breitman avait opté pour un seul en scène, où elle incarnait tous les personnages. L'immense théâtralité de son adaptation tenait précisément à ce parti pris radical : tout dire toute seule, à l'instar de l'écrivain. Anne Monfort a opté pour plus d'images et plus d'incarnations. Espérons qu'en murissant, le spectacle lui donne raison. /

JUDITH SIBONY

d'après Lydie Salvayre / adaptation
et mise en scène Anne Monfort /
avec Anne Sée et Marc Garcia-Coté /
à voir à Bagnolet et à Rouen

Belle adaptation scénique pour "Pas pleurer" de Lydie Salvaire

Adapté du roman éponyme, la pièce commémore à sa manière les quatre-vingts ans de l'exode des réfugiés espagnols vers la France après la victoire de Franco.

"Ma mère s'appelle Montserrat Monclus Arjona, un nom que je suis heureuse de faire vivre et de détourner pour un temps du néant auquel il était promis." Dans *Pas pleurer*, prix Goncourt 2014, Lydie Salvaire entrelace les voix de sa mère et de Georges Bernanos, tous deux témoins de la guerre civile espagnole.

"Montse" a 15 ans lorsqu'à l'été 1936 certaines villes tombées aux mains des "rouges" se déclarent communes libres. Son frère "beau comme un dieu" et elle, ceux que le clergé franquiste appelait "les mauvais pauvres qui ouvrent leurs gueules", croient en des lendemains qui chantent. Lui sera assassiné quelques mois après l'avènement de la dictature. Elle fuira en France avec la sœur aînée de Lydie sous le bras.

"Le massacre de misérables"

Au même moment, Bernanos, catholique, monarchiste, d'extrême droite, dont le fils avait revêtu l'uniforme bleu de la Phalange, opère un revirement spectaculaire et soutient les communistes tant il est bouleversé par "le massacre de misérables" commis par les nationalistes avec la bénédiction de l'Eglise.

Au plus près du texte, servi par de beaux acteurs, Anne Sée et Marc Garcia Coté, l'adaptation sobre d'Anne Monfort dans une scénographie minimaliste et élégante de Clémence Kazémi plonge au cœur de cet événement majeur de l'histoire européenne et de l'intime beauté de l'écriture de Lydie Salvaire.

day-for-night

WEB

PAS PLEURER

Lydie Salvayre / Anne Monfort



ANNE MONFORT CRÉE "PAS PLEURER" DE LYDIE SALVAYRE À BARCELONE : TOUT UN SYMBOLE !

Vendredi soir, 8 février, a eu lieu, à l'Institut français de Barcelone, la création d'une adaptation théâtrale du roman *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, prix Goncourt de littérature en 2014. Présentée dans le cadre du festival OUI !, cette pièce mise en scène par Anne Monfort confronte deux acteurs, Anne Sée et Marc Garcia Coté, entre passé et présent.

Pas pleurer est un roman à deux voix, celle de l'écrivain Georges Bernanos et celle de Montse, la mère catalane de Lydie Salvayre : l'un et l'autre raconte, à leur manière, la Révolution libertaire de 1936 en Espagne, de l'anecdotique à l'historique, de la romance à l'horreur. Deux voix, comme en écho, qui résonnent à partir d'une même terre : la Catalogne – Palma de Majorque et Barcelone. Créer la pièce dans le cadre du festival OUI, qui présente le théâtre français en Catalogne, est donc bien un acte fort, puissamment symbolique.

À l'issue de la représentation, Lydie Salvayre et Anne Monfort ont répondu aux questions des spectateurs. *Profession Spectacle* en propose une retranscription à la fois libre et fidèle, libre sur la forme, fidèle quant aux propos cités.

Quel a été le processus d'écriture de ce livre, qui n'est pas votre premier, mais qui vous a permis de vous confronter à votre passé familial et de le transmettre ?

Lydie Salvayre – C'est vraiment *Les Grands cimetières sous la lune* qui a été la pulsion pour écrire ce livre. Jusque-là, je me méfiais de Bernanos – catholique, extrême-droite, légèrement antisémite, etc. – et ne l'avais jamais lu pour ces raisons. Quand j'ai lu *Les Grands cimetières sous la lune*, j'ai eu un choc immense, parce que j'y découvrais une Espagne dont j'ignorais à ce point la violence. J'avais lu Malraux, Claude Simon, Hemingway... Mais la façon dont Bernanos dit la terreur, l'horreur, la bénédiction de l'Église, m'a vraiment bouleversé. J'ai écrit la première page de *Pas pleurer* juste après avoir terminé la lecture des *Grands cimetières sous la lune*. Je ne suis pas sûre que j'aurais écrit ce livre sans cette lecture.

Comment recevez-vous le travail de mise en scène réalisé par Anne Monfort ?

Lydie Salvayre – J'éprouve à la fois un sentiment de familiarité avec ce qu'a fait Anne, et un sentiment d'étrangeté. C'est mon livre, mais c'est aussi le sien, tel qu'elle l'a lu, conçu, monté, découpé... Il faut faire avec ces deux livres là, avec des personnages qui sont incarnés et qui ne sont pas ceux que j'avais dans la tête lors de l'écriture. Il me semble que c'est normal, et c'est chaque fois ce que j'éprouve : une sorte d'intimité avec le texte et ce sentiment qu'il appartient à d'autres désormais.

Quelle différence voyez-vous entre ces deux livres ?

Lydie Salvayre – J'avais vraiment en tête de mettre en parallèle, ce qui n'apparaît pas dans la présente mise en scène, la voix de Bernanos et tout à fait symétriquement la voix de ma mère, à hauteur égale. Je ne voulais aucune hiérarchie possible entre la voix de cet écrivain, impeccable, française, épurée, parfaitement grammaticale, et ce que j'appelle le « fragnoï » de ma mère, mélange parfois improbable de catalan et de français. Je voulais que ces deux voix s'accordent musicalement, et il me semble que c'est le cas.

Anne Monfort – Lorsque j'ai rencontré Lydie Salvayre, la première chose qu'elle m'a dit, c'est justement de ne pas oublier Bernanos. Cela nous a beaucoup marqués et guidés dans la préparation du spectacle, avec les moyens du théâtre qui sont autres que ceux de la littérature. Nous avons décidé de mettre quelque chose de très particulier à chaque fois que Bernanos est dans le coin, que ce soit la lumière, la vidéo tournée au parc Tibidabo où l'on a une espèce de vision de ce Christ qui sort de nulle part... C'est ce que m'évoquait Bernanos ! Mais c'est vrai que la façon dont nous avons transposé le roman joue sur un effet : les acteurs veulent raconter l'histoire de Josep et de Montse, et sont constamment interrompus par Bernanos. Dans le spectacle, les voix de Bernanos et de Montse ne sont effectivement pas à parts égales : nous nous concentrons davantage sur l'histoire de Montse. C'est pourquoi nous avons renforcé scénographiquement les interventions de l'écrivain français.

Pourquoi avoir choisi de montrer, dans le film projeté en fin de spectacle, des images de la situation actuelle, des drapeaux catalans ? Quel rapprochement voulez-vous opérer entre la guerre civile en 1936 et les tensions d'aujourd'hui, entre Madrid et Barcelone ?

Anne Monfort – Il n'y a jamais eu de volonté de montrer les drapeaux ! Nous ne voulions pas du tout mettre une équivalence, ni quoi que ce soit, entre la réalité passée et celle présente. Nous voulions simplement raconter comment nous avons cherché, vraiment, concrètement, dans Barcelone les endroits – le bar l'Estiou, l'hôtel Continental... – fréquentés par Montse et Josep. Nous voulions raconter à quoi ressemble Barcelone aujourd'hui, et quand on travaille sur la quête de cette expérience libertaire de 36, qui est très peu connue en France, on se demande ce qu'il en reste... Mais la réalité nous a rattrapés : le week-end du tournage, nous sommes tombés sur un jour de manifestation, avec des drapeaux partout. Il n'y avait pas d'intention dramaturgique ; ce fut simplement la réalité du moment. Nous avons filmé ce qui apparaissait concrètement, sans que nous le décidions, au cours de cet acte de mémoire que nous entreprenions : qu'est-ce qui apparaît ou pas ? Notre démarche était celle de la mémoire.

Dans le spectacle sont mêlées trois langues : le français, le catalan et le castillan. En quoi est-ce important ?

Lydie Salvayre – J'étais ravie d'entendre le comédien dire une partie du texte en catalan. C'était un vrai bonheur pour moi : j'avais vraiment l'impression d'entendre ma mère, qui était catalane, d'un petit village près de Reus. Et puis il y a ce que j'appelle le « fragnol », un langage pré-codé entre deux langues, qui m'intéresse beaucoup parce que ce langage résiste à la langue dominante. C'est un langage joyeux, inventif... Je dis souvent que ma mère a été mon premier écrivain, parce qu'elle a réinventé en quelque sorte la langue.

Anne Monfort – Marc [*Garcia Coté, le comédien de la pièce, NDLR*] a fait exprès de traduire en catalan au plus proche du texte français, en employant des mots qu'on peut comprendre ou qu'il peut décomposer. Pour moi, c'était aussi une question musicale. J'aime qu'on ne comprenne pas toujours. J'imagine qu'à l'époque, ils ne se comprenaient pas tous, tout le temps. Il y avait les brigades rouges, des Suédois... Cette tentative d'international et de transnational est quelque chose de très beau ! Cela me paraît très important que ce soit là, dans le spectacle. Certes, c'est plus savoureux si l'on maîtrise les trois langues, mais je pense qu'un Français qui ne parle pas un mot d'espagnol ni de catalan arrive à comprendre ce qui se passe à peu près...

Lydie Salvayre – Nous sommes tous faits d'une infinité de langues, même dans une seule langue : il y a la langue que l'on parle dans l'intimité, la langue que l'on parle en public, la langue que l'on parle à ses enfants, la langue des chansons, la langue du politique... Il faut se souvenir que nous sommes faits de cette infinité de langues et que le français et toutes les langues sont faites d'une infinité d'origines. Il me semble que c'est une protection contre la pureté nationaliste, et toutes les choses qui peuvent s'ensuivre, de se dire que nous sommes à nous seuls une foule, comme disait si bien Guattari. Nous portons, chacun, tous ces langues. Il me semble que le pire, c'est de n'avoir qu'une seule langue pour se dire et pour parler aux autres. C'est le lieu de tous les dangers d'avoir une seule identité et une seule langue.

Le spectacle s'achève sur le monologue où il y a cet aveu que les soixante-dix années qui vont suivre cet été magique de 36 sont comme inexistantes. Est-ce que, dans votre vie, vous parliez des faits passés, de la Catalogne, ou les faits étaient-ils refoulés, occultés ? Ce refoulement était-il assourdissant par ces silences ou était-ce complètement dans les limbes de l'oubli, et donc ce n'était pas un problème jusqu'à ce surgissement de Bernanos ?

Lydie Salvayre – J'ai souvent coutume de dire que les Espagnols qui sont arrivés en France en tant que réfugiés politiques en 39, dans le village d'Auterive, constituaient une île espagnole à l'intérieur de la France. Ils étaient tous persuadés qu'ils partiraient bientôt, quand Franco serait chassé, et qu'ils rentreraient chez eux. J'ai vécu jusqu'aux années soixante dans une communauté espagnole qui pensait revenir un jour. Nous n'achetions pas de meubles, car il ne fallait pas s'installer, nous faisons tous les dimanches des tables qui réunissaient tous les réfugiés politiques du village... Nous étions en Espagne ! Ils étaient en Espagne. Donc j'ai grandi dans une Espagne en France. Il fallait faire une acrobatie, qui a été magnifique et qui me fait écrire comme j'écris aujourd'hui, entre cette Espagne intime, gueularde, vulgaire, magnifique, de la maison et des repas dominicaux, et la France de l'école, du français pur, correct, grammatical... Je n'ai pas cessé de me nourrir, au fond, de ces deux influences. Il n'y avait donc aucun silence sur cette période.

Est-ce que vous pensez qu'une réconciliation, quand de telles atrocités ont été commises, peut se fonder sur le silence ?

Lydie Salvayre - Ah la la... Je crois que la littérature peut, peut-être, apporter quelque chose de l'ordre de la réconciliation. On l'a beaucoup dit du roman de Javier Cercas, qui a paru il y a quelques années en Espagne, et qui était, me semble-t-il, une petite amorce de paix entre les deux camps. En tout cas, quand ma mère revenait au village l'été, jusqu'à la mort, elle était la malvenue : les deux camps étaient encore très hostiles. Comme Anne le fait dire à un des personnages, elle était encore « la rouge », on la traitait mal. On n'y est pas revenu avec elle depuis longtemps. Je pense que ce serait très différent aujourd'hui.

Propos recueillis par Pierre MONASTIER



Carton plein pour le Oui ! Festival

Il a commencé sur les chapeaux de roues mardi dernier et met tout le monde d'accord depuis. Le Oui ! Festival de Théâtre en Français de Barcelone fait un carton plein depuis sa première avec la pièce Désaxé. On a assisté à la première de la pièce Pas Pleurer, vendredi soir, à l'Institut français.

Pour cette troisième soirée du Festival de Théâtre en français de Barcelone, la salle de l'Institut français était comble. Que ce soit du côté des francophones ou des espagnols la 3e édition du Oui ! Festival enthousiasme le public.

La soirée s'est déroulée en présence des organisateurs du festival Mathilde Mottier et François Vila, ainsi que de Pascale De Schuyter Hualpa, directrice de l'Institut français de Barcelone, du Consul général de France à Barcelone, Cyril Piquemal, et de Lydie Salvayre, auteure du roman Pas Pleurer.

Avant la représentation, Cyril Piquemal a pris la parole pour rappeler comme l'Institut français de Barcelone était un lieu chargé de mémoire. *"Un lieu qui a accueilli des artistes qui aux heures sombres du franquisme ne pouvaient pas s'exprimer, créer ni agir librement"*. Il a fini son intervention en déclarant qu'il est *"fondamental qu'on ait conscience que cette mémoire est devenue française, même si elle puise sa source d'un traumatisme qui au départ était espagnol"*.

Ensuite, c'est émue aux larmes que Lydie Salvayre, Franco-espagnole et auteure de Pas pleurer, a pris la parole pour exprimer sa joie que cette pièce soit jouée ici à Barcelone. *"J'éprouve à la fois un sentiment de familiarité avec ce qu'a fait Anne et un sentiment d'étrangeté. C'est mon livre mais c'est aussi le sien tel qu'elle l'a lu, monté découpé..."* a-t-elle déclaré.

“ Pas Pleurer est un bébé du festival,,

Dans son livre Lydie Salvayre, fille de réfugiés républicains, retrace une histoire inspirée de la vie de sa mère durant la guerre civile espagnole. L'ouvrage a remporté le Prix Goncourt en 2014.

"Pas pleurer est un bébé du festival car l'histoire est née en 2017 d'une rencontre, entre Anne Monfort, metteur en scène et l'actrice Anne Sée", explique Mathilde Mottier, co-organisatrice du Oui! "En 2017, nous avons proposé un atelier d'un mois et demi au Conservatoire supérieure national d'art dramatique, avec l'objectif de faire travailler 15 élèves avec 15 autres élèves de l'Institut del teatre de Barcelona. L'une des deux enseignantes du conservatoire était Anne Sée, qui nous a parlé du projet "Pas pleurer". Durant le festival nous avons échangé à plusieurs reprises avec Anne Monfort, jusqu'à proposer que cette même pièce puisse être créée à Barcelone. Nous avons suggéré la présence d'un acteur qui puisse parler français, catalan et castillan. La metteuse en scène et l'actrice ont trouvé que c'était une très bonne idée et c'est ainsi que nous avons proposé Marc Garcia Coté", éclaire François Vila." C'est ça le but du festival : présenter des œuvres, que les gens se rencontrent, et que de ces rencontres naissent d'autres aventures".

Puisant dans la matière dramatique du très beau roman, *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, prix Goncourt 2014, Anne Monfort fait revivre la mère de l'auteure, une républicaine antifranquiste lors de la révolution libertaire de 1936, qui a dû, pour survivre, fuir avec sa famille son Espagne natale. Abordant la douleur du déracinement, la metteuse en scène signe un spectacle hélas confus, mais qui on l'espère devrait se resserrer et gagner en puissance au fil du temps.

Il y a des textes qui, adaptés au théâtre, marquent autant par leur puissance narrative, que par le contexte dans lequel ils sont présentés. C'est le cas de *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, mis en scène par Anne Monfort, et présenté à Barcelone dans le cadre de la troisième édition du **Oui ! Festival**. En effet, quoi de plus fort que de présenter l'histoire de Montse, mère de l'autrice – elle-même dans la salle –, paysanne catalane emportée par l'élan libertaire qui secoue l'Espagne avant la répression franquiste qui l'obligea à quitter les terres de ses ancêtres, dans la ville même où elle fit ses adieux à son pays. Autant dire que la pression est énorme et que la fébrilité des premières est quadruplée.



Après quelques discours permettant de recontextualiser l'histoire dans laquelle

s'inscrit le roman, la guerre civile espagnole, l'arrivée de Franco au pouvoir ayant entraîné des persécutions et des représailles d'une rare violence, l'exode des opposants au régime vers d'autres pays d'Europe, une silhouette longiligne (**Anne Sée**) fait son apparition sur une scène pratiquement nue. Perdue dans son souvenir, le regard hagard, elle cherche un lieu, un visage familier auquel se raccrocher. Puis, enfin, la parole se libère. Loin de l'exil dans un petit village du sud de la France, le soleil aride de la Catalogne semble baigner le plateau. La vie coule doucement, joyeusement. Un vent nouveau souffle sur la plaine, les champs. La jeunesse espagnole rêve de s'affranchir de toute chaîne. Très vite, le contexte se tend. La guerre civile éclate. Les sévices vont entraîner un vent de panique. La fuite des opposants à Franco est inéluctable, entraînant la fin d'une certaine forme d'insouciance, d'une époque, dont l'héroïne ne se remettra jamais.

Entremêlant sa voix à celle de sa mère, **Lydie Salvayre** plonge au plus profond des souvenirs familiaux, des blessures des apatrides, de ceux qui ont vu les violences

indicibles d'un état totalitaire. De sa plume lapidaire, concise, elle nous entraîne au plus près des errances de l'exil, de l'impossibilité d'avancer, tout en célébrant l'engagement du très monarchique Bernanos aux côtés des républicains. Coincée dans les réminiscences d'un passé heureux, Montse ressasse inlassablement sa vie d'avant.

Si les mots nous touchent, nous saisisent, la mise en scène dialoguée de ce long monologue



nous perd dans les méandres d'une mémoire à plusieurs voix. On finit par ne plus savoir qui parle, qui raconte. Porté par les comédiens **Anne Sée** et **Marc Garcia Côté**, le spectacle, qui mêle tout comme le roman, français et catalan, se morcèle, se fragmente sans jamais véritablement trouver une unité, une harmonie poétique qui emporterait le public. Trop fragile, le délicat travail d'**Anne Monfort** a bien du mal à laisser entendre le verbe fascinant, prenant de **Lydie Salvayre** et nous laisse sur le carreau. Malgré tout, on perçoit derrière les cafouillages de mise en scène en ce soir de première, la potentialité d'un tel spectacle, riche d'une scénographie épurée qui fait la part belle au texte, à son bel ascétisme. Le temps faisant, l'ensemble devrait se resserrer et ainsi offrir une tribune bouleversante aux voix brisées par la tyrannie. Un bien touchant devoir de mémoire, pour ne plus oublier.

Pas pleurer, librement inspiré du roman de Lydie Salvayre, conception et mise en scène d'Anne Montfort

C'est le cœur du théâtre : la vie, la petite vie de chacun, traversée par la violence de l'Histoire, avec « sa grande Hache », souligne Lydie Salvayre. On verra comment Monsté serait devenue, à quinze ans, une « petite bonne » parmi d'autres, au service d'une bourgeoisie sèche et sûre de sa domination éternelle... Mais il y eut cette nuit magique avec la grande insurrection libertaire de Barcelone en 1936, l'amour d'une seule nuit et de toute une vie pour un jeune homme dont elle ne sait que le prénom, André, comme Malraux. Quand on a vécu « l'unique aventure de son existence » dans une telle exaltation, on peut oublier tout le reste, même si la défaite, la fuite devant la répression franquiste, les camps de concentration à l'arrivée en France, la reconstruction, est tapi dans un coin de la mémoire, et raconté par d'autres. On verra comment son frère Josep, parti dans l'enthousiasme semer la liberté, revient avec le dégoût de l'insupportable règlement de compte des communistes contre les libertaires, et l'horreur des exactions de son propre camp.



Le spectacle est « librement inspiré » de ce roman, prix Goncourt 2016. On ne saurait mieux dire, puisqu'il s'agit de liberté. Et l'inspire, outre le moment historique qu'André Malraux appelle dans *L'Espoir* « illusion lyrique », la langue de Lydie Salvayre, ou plutôt la langue de sa mère, Monsté, qui, dans sa vieillesse, parlait encore ce « fragnol » ou « francagnol », ce français bousculé par le lexique et la syntaxe de l'espagnol. On s'aperçoit qu'ici la langue est l'histoire même. Et le récit de Montsé, par la bouche de celle qui jouera sa fille (Anne Sée), ouvre magistralement le spectacle. La parole est partagée ensuite avec un jeune homme représentant la troisième génération (Marc Garcia Coté) : le témoignage, le souvenir, font place à l'histoire et à la politique. Il parle espagnol, français et catalan : une identité qui revient d'autant plus fort que la fracture de la guerre civile commence à s'éloigner. L'histoire s'invite aujourd'hui, en arrière-plan, dans un beau film muet où l'on voit Anne Sée parcourir les rues de Barcelone assombries par ce qu'elle vient de raconter : la répression terrible des « nationaux » contre les pauvres, massacrés comme suspects.

Cette ombre est celle des *Grands cimetières sous la lune* de Georges Bernanos, ce catholique convaincu qui ne pouvait accepter les crimes de son camp. Le roman *Pas pleurer* est né de cette rencontre entre le témoignage du grand écrivain et les récits d'une mère qui perd la mémoire, sauf l'essentiel : ce qui a construit sa destinée. Cela n'attriste en rien *Pas pleurer* qui est le plus souvent une douce conversation entre deux amis. On pourrait reprocher à ce dialogue entre générations et à ce jeu de complicités, une émotion partagée à deux où l'on se sent parfois extérieur ; nous aimerions bien qu'on s'adresse directement à nous. Reste un beau travail sur la littérature et le théâtre : oui, cette langue qui a mérité le prix Goncourt, méritait aussi d'être dite et entendue.

ANNONCES PRESSE

PAS PLEURER

Lydie Salvayre / Anne Monfort



Anne Monfort adapte Pas Pleurer de Lydie Salvayre



"Pas pleurer de Lydie Salvayre retrace parallèlement l'histoire de Montse, la mère de la narratrice, qui, jeune paysanne catalane en 1936, découvre d'un même coup liberté politique et sexuelle, et le revirement de Bernanos, catholique fervent révolté par une Eglise qui bénit les atrocités commises par les troupes franquistes. Montse finira par s'exiler en France, traversant la frontière son enfant de quelques mois dans les bras, et c'est de là qu'elle raconte à sa fille Lidia, dans un français mêlé d'espagnol, cet été 1936, peut-être la seule chose qui lui reste vraiment en mémoire.

À la lecture du roman, j'ai été saisie par cette double trajectoire à la fois intime et politique, qui trouble l'auteure au point de déclencher l'écriture du livre. D'où part le geste artistique ? l'écriture d'un livre, la création d'un film, d'un spectacle? Il me semble que c'est toujours cette rencontre entre une interrogation purement intime et personnelle, voire familiale, et la façon dont celle-ci s'inscrit dans ce que l'on comprend du politique."

Note d'intention de Anne Monfort

La Belgique Wallonie-Bruxelles, à l'honneur du salon du livre de Genève 2019

SLGeneve19 - Du 1er au 5 mai prochain, c'est un salon du livre rythmé par des formats novateurs et des rendez-vous originaux qui se dévoilera à ses visiteurs. Lydie Salvayre et Éric Fottorino coprésideront cette 33ème édition et, pour la première fois, la manifestation sortira de ses murs pour organiser plusieurs événements en ville de Genève et aux alentours.

Une nouvelle scène appelée la planque proposera des animations innovantes et artistiques : la première étape de la conception d'un jeu vidéo librement inspiré d'un livre aura même lieu en plein cœur du salon. En parallèle, l'hôte d'honneur, la Fédération Belgique Wallonie-Bruxelles, révélera toute la singularité de son expression artistique et la lumineuse ville de Barcelone sera célébrée à travers un programme de rencontres avec des auteurs, des animations et des ateliers.

Les grandes premières du salon 2019

Du 30 avril au 5 mai et pour la première année, le salon du livre proposera différentes animations dans la ville de Genève et ses alentours. Une idée novatrice née d'une volonté de placer la littérature dans des environnements singuliers et de la faire dialoguer avec toutes les formes d'art afin d'inciter les publics à porter un regard nouveau sur le livre et les acteurs qui l'animent.

Parmi la vingtaine de rendez-vous prévus : le mardi 30 avril à l'auditorium Ivan Pictet, la projection du film « Samba » en présence de Michael Møller, directeur général de l'ONU, l'auteure et scénariste Delphine Coulin et l'écrivain Felwine Sarr ; une lecture musicale avec Antoine Choplin au Château de Voltaire à Ferney-Voltaire le même jour, un tête à tête avec Quentin Mouron et Romain Puértolas à Uni Bastions le vendredi 3 mai ou encore la représentation, le jeudi 2 mai, de la pièce « Pas pleurer », création théâtrale d'Anne Monfort d'après le roman éponyme de Lydie Salvayre, Prix Goncourt 2014.

C'est par ailleurs Lydie Salvayre qui présidera avec le journaliste et romancier Éric Fottorino l'édition 2019 du salon du livre, **une co-présidence inédite** qui amènera les deux écrivains non seulement à participer à la programmation de la manifestation, mais aussi à intervenir sur différentes scènes du salon.

Aux huit scènes thématiques du salon — l’apostrophe, le salon africain, la scène BD, la scène bien-vivre, la scène des imaginaires, la scène philo, la scène suisse et le pavillon du voyage qui fête son grand retour – s’ajoutera un nouvel espace dédié à la création dans tous ses états et pouvant accueillir une cinquantaine de personnes : la planque. Projection de films et de photos, lecture musicale ou encore déclamation de poésie, la planque sera animée par les différents programmeurs du salon qui proposeront des temps forts célébrant le livre à travers des formats innovants et artistiques.

Belgique Wallonie-Bruxelles à l’honneur

Roman, polar, littérature de l’imaginaire, livre jeunesse, poésie, bande dessinée, théâtre, sciences humaines, essais... La Fédération Belgique Wallonie-Bruxelles s’installera au salon accompagnée d’une quarantaine d’auteurs belges francophones aux genres littéraires variés. Son stand de 500 m² accueillera une scène animée où les écrivains auront rendez-vous avec le public, une grande librairie, une exposition sur l’édition jeunesse en Belgique, un espace jeunesse, un bar à bières ainsi que quelques surprises festives.

« *Aujourd’hui, les talents que porte la Belgique revendiquent fièrement leur décalage et leur appartenance à une francophonie dont ils enrichissent la diversité* » déclare Laurent Moosen, responsable de la Direction des Lettres du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Lumière sur Barcelone

Barcelone sera célébrée cette année sur le pavillon du voyage. Grâce à une magnifique représentation de la Plaza Real et de ses arcades, les visiteurs plongeront immédiatement au cœur de la ville catalane. Une immersion soutenue par un riche programme d’animations, d’ateliers avec des auteurs et des artistes parmi lesquels Mathias Enard, Víctor del Árbol, Juan Trejo, Pierre Ducrozet ou encore Aro Sáinz de la Maza et une exposition intitulée « Barcelone » présentant la cité de Gaudi, la nouvelle vague artistique barcelonaise.

On y retrouver notamment les œuvres de Lluïset, Manolo Carot et Tyto d’Alba, les bédéistes, élèves de la célèbre Llotja — École supérieure de design et d’art de Barcelone fondée en 1775 et illustrateurs catalans présenteront ainsi nombre de leurs planches ou peintures originales.

Une programmation riche

Les neuf scènes thématiques du salon ainsi que les stands des éditeurs et des libraires accueilleront de nombreux auteurs, mais aussi des artistes en tous genres dont Jean-Christophe Rufin, Walter Isaacson, Michel Drucker, Gaëlle Josse, Boualem Sansal, Abd al Malik, Alexis Jenni, les sœurs Berthollet, Omar Porras, Adeline Dieudonné, Kent, Sarah Marquis, Quentin Mouron, Elisa Shua Dusapin, Gabriela Zapali, Florian Eglin ou encore Alain Damasio.

Parmi les expositions qui enrichiront le salon et embarqueront les visiteurs dans des univers très variés, une rétrospective de l’immense travail de l’artiste DERIB, l’exposition interactive et ludique Tchô mettra en lumière les auteurs Glénat afin de célébrer les 50 ans de la maison.

Enfin, la scène des imaginaires accueillera une exposition novatrice et ludique sur les livres-jeux réalisée par la Maison d'Ailleurs, véritable hommage à ces récits anglophones devenus cultes dans les années 1980 et connus dans l'univers francophone sous le nom Livre dont vous êtes le héros (Gallimard). Parallèlement à l'exposition qu'elle montera sur Barcelone, la galerie Perspective Art9 présentera une exposition BD sur le pavillon africain avec, notamment, des auteurs comme Didier Kassai, Alain Mata Mamengi ou Koffi Roger N'Guessan.

Le romancier Marc Voltenauer passe derrière les fourneaux

Neuf prix seront décernés pendant le salon : le prix du public, le prix BD Zoom, le prix Booktubers, le prix Chronos, le prix Enfantaisie, le prix Kourouma, le prix littéraire SPG, le prix Photographe Voyageur et le prix RTS littérature ados.

Les 5e assises de l'édition

2019 accueillera les 5e assises de l'édition les 1, 2 et 3 mai. Durant trois jours se succéderont tables rondes, face-à-face, interventions individuelles et ateliers participatifs autour du thème « Le livre par-delà les frontières ». Chaque journée sera ainsi rythmée par une thématique propre : « L'Afrique des possibles » le 1er mai, « Prêt numérique, vente de droits, soutien à l'édition et promotion de la lecture » le jeudi 2 mai et « Rencontre et dialogue entre les métiers du livre » le vendredi 3 mai.

Un nouveau projet fera par ailleurs le lien entre les journées professionnelles et le salon grand public : faire communiquer la littérature et les arts numériques ? C'est l'idée originale de la Fondation pour l'Écrit, du salon du livre de Genève, de la Maison d'ailleurs et du Numerik Games Festival qui lancent un projet unique : la conception d'un jeu vidéo librement inspiré d'un livre.

La première grande étape du projet, la prise de contact entre le studio de développeurs romands spécialement créé pour l'occasion et les sept éditeurs francophones retenus aura lieu le samedi 4 mai sur la scène des imaginaires.

Le lancement du salon du livre de Genève se fera lors d'un événement presse qui se tiendra à la Société de Lecture le 17 avril 2019.